

Maryline JOSSE

Le Destin de grand-mère Joséphine



Il faut faire **jaillir la vérité...**

Écrire libère, informe, retrace les chemins de vie et réajuste les croyances... (Maryline JOSSE)



Avis à tous les parents :

On ne protège pas la sécurité de la relation en privant l'enfant de la connaissance de l'autre parent ; c'est, au contraire, la promesse d'une très grande insécurité future et qui serait déjà présente dès la mise en œuvre d'une telle mesure, puisque c'est une annulation d'une partie de l'enfant par laquelle il lui est signifié, implicitement, que cet autre parent est quelqu'un de dévalorisé et de fautif. Françoise DOLTO (avec la collaboration d'Inès ANGELINO), Quand les parents se séparent, Paris, Éditions du seuil, 1988, p. 48.

Préambule

Ma grand-mère paternelle s'appelait Joséphine et mes parents m'ont attribué son prénom, en second lieu, à l'état civil. J'ai cherché, en prenant de l'âge, à savoir d'où provenait ce second prénom qui ne me renvoyait à aucune image familière, ou plus lointaine, de ma famille.

C'est ainsi que j'appris que grand-mère Joséphine était décédée aux alentours de la cinquantaine. Les langues allaient bon train et se livraient à de terribles confidences. Selon les dires, elle a été odieusement maltraitée par son conjoint et sa mort semblerait être en lien avec les violences conjugales qu'elle a subies.

Dès lors, grand-mère Joséphine vint hanter mes nuits, me suppliant inlassablement de raconter son histoire et c'est ainsi que, chaque soir de pleine lune, son ombre venait se poser près de moi et elle me relatait l'histoire de sa vie. Elle me confia avoir eu une vie douce dans son enfance, bien que privée d'un père qui avait péri sans que la famille n'ait pu obtenir d'explication sur son décès. On a retrouvé ce dernier gisant sur le bord

d'un chemin et, à cette époque - en 1906 -, il n'y avait pas d'enquête lorsque les cadavres ne portaient pas de coups ou traces pouvant laisser suspecter une mort provoquée. On pensa donc qu'il avait eu un arrêt cardiaque et on l'inhuma. Ma grand-mère se retrouva ainsi orpheline de père à l'âge de six ans et demi. Elle avait des conditions de vie modestes au sein d'une famille nombreuse et dut cesser de fréquenter l'école, aussitôt après avoir obtenu son certificat d'études, pour aller travailler dans une verrerie de la région.

Comme toutes les jeunes filles de son âge, elle allait danser, le dimanche, dans une guinguette rurale au bord de l'eau ; c'est là qu'elle fit la connaissance de son prince charmant, mon grand-père Adolphe. Ils se marièrent et eurent trois enfants, deux filles et un garçon. Les filles se prénommaient Ludmilia et Blanche-Neige et le garçon s'appelait Joujou. Ils ont eu, à leur tour, des enfants que grand-mère Joséphine chérissait par-dessus tout et ceux-ci lui rendaient, en retour, beaucoup d'affection.

Ma grand-mère aimait beaucoup sa vie de famille ; elle adorait ses enfants et ses petits-enfants, pour qui elle aimait préparer de bons repas, ce qui les rendait heureux. Elle prenait plaisir à s'occuper de ses petits-enfants, à jouer, à danser et à chanter et, lorsqu'ils étaient réunis, la maison était remplie de rires, de cris joyeux et de chants. Les petits venaient tirer leur mamie par la jupe pour qu'elle vienne s'amuser avec eux et, bien souvent, ils faisaient des parties de cache-cache en

criant : « Loup y es-tu ? » Il y avait aussi des séances d'initiation à la cuisine, et la confection de la pâte à tarte avec les plus grands lui rappelait sa tendre enfance. Grand-mère Joséphine aimait transmettre ses savoirs et partager ses valeurs avec les nouvelles générations. C'était cela son bonheur ; sa vie ne prenait de sens qu'au travers de sa famille, qu'elle chérissait par-dessus tout.

L'histoire qui suit naquit ainsi...

Chaque soir de pleine lune, grand-mère Joséphine venait à mon chevet m'insuffler une partie de sa vie terrestre, dont je vais vous livrer le récit dans le présent ouvrage.

Dédicace

À vous qui souffrez dans l'ombre.

À vous qui ne savez pas ou qui refusez d'admettre que l'amour est déjà mort.

À vous qui pensez que la vie ne vaut pas la peine de s'enfuir.

À vous qui laissez le temps passer et perdez vos plus belles années.

À tous ceux qui souffrent en silence dans l'espoir d'un avenir meilleur.

À tous ceux qui endurent le pire sans imaginer qu'aimer peut tuer.

À tous ceux qui sont tombés en addiction de l'autre.

À vous, mes filles bien-aimées, à qui je souhaite de ne jamais connaître le calvaire qui fut celui de votre arrière-grand-mère Joséphine.

*

* *

Je voudrais également rendre un hommage...

À toutes celles qui ont survécu et qui pourraient dire cela aujourd'hui : « Je suis venue vous dire que je suis vivante et que je compte le rester le plus longtemps possible. »

À toutes celles qui ont succombé et qui ne sont plus de ce monde aujourd'hui. J'ai quelques souvenirs, que j'évoque à la fin de ce recueil, pour que l'on n'oublie pas que le pervers narcissique n'est pas un dieu d'amour mais un destructeur au sens large du terme, et qu'il peut conduire sa proie jusqu'à la mort.

Prologue

La première fois que j'entendis ma grand-mère, elle me murmura ces paroles :

– Ma petite fille, toi qui aimes tant jouer avec les mots, avec les lettres et la pensée, je voudrais que tu écrives l'histoire de ma vie.

Je me laissai donc bercer par son récit qui, à chaque fois, faisait monter en moi des sentiments de révolte, d'amour, et aussi un profond désir de retranscrire tout ce qu'elle me racontait pour le livrer au monde entier.

Ma grand-mère me suggéra de prendre ma plume pour écrire et elle me dit :

– Fais comme Georges Sand ; elle n'a pas su se taire, elle s'est « transformée » en homme pour défendre la condition féminine. Tu vois, il y a toujours un moyen de s'exprimer.

Elle ajoutait aussi, lorsqu'elle ressentait mon hésitation à écrire :

– Regarde les sœurs Brontë ; elles ont aussi bravé la règle et ont osé écrire sous un nom d'emprunt. Alors n'hésite pas, tire profit de l'expérience de celles qui ont ouvert la voie à la libre expression de la gente féminine.

» Fais-moi revenir à la vie le temps d'écrire ton roman et laisse une empreinte de mon existence, pour que l'on sache le cauchemar que j'ai pu endurer durant plusieurs années auprès de l'homme qui était censé m'aimer et m'apporter le bonheur car, vois-tu, le principal objectif de cet ouvrage est de faire prendre conscience à autrui que, parfois, le démon se cache derrière un visage d'ange.

» Chacun doit être avisé que même le plus gentil des princes charmants peut se transformer en vautour. Il faut parfois accepter que l'homme que l'on a aimé ne soit plus le même ; le bon prince est mort, il n'existe plus, un démon a envahi son corps et se cache derrière ce visage que l'on a tant chéri autrefois.

» Il faut parfois se résigner à porter le deuil d'un être vivant, plutôt que d'espérer voir rayonner à nouveau le bonheur au sein du couple. Si aujourd'hui vous vivez cette malheureuse expérience, soyez courageux, fuyez et oubliez, allez chercher la paix et le bonheur ailleurs car, ici, ils ne reviendront plus jamais.

Une nuit, elle me tint ces propos :

– Bien sûr, ce ne sera pas évident pour toi de retracer une vie dans laquelle tu n'as pas été immergée, mais tu pourrais la transposer dans le

monde d'aujourd'hui, l'imaginer et la recomposer comme si elle se déroulait dans le réel ; c'est-à-dire, dans ton époque. Toi qui as l'âme d'une littéraire, écoute ma voix et suis les traces de ton Victor Hugo adoré. Je t'en supplie, écris ma vie !

» Je ne sais pas si, aujourd'hui, on parvient à expliquer ce que j'ai subi durant plus de trente ans avec Adolphe, ton grand-père, mais ce qu'il me fit fut si cruel que cela me conduisit à la mort.

» Il était de nature impulsive et, au fil du temps, l'alcool aidant, il est devenu de plus en plus agressif. Son humeur alternait entre gentillesse passagère et colère démesurée, sans que je parvienne à comprendre ce qui le rendait aussi nocif.

» De mon côté, je ne disais rien, je subissais ses violences physiques et verbales, sans riposter, pour ne pas perturber l'équilibre de mes enfants et pour ne pas divorcer, car je suis longtemps restée opposée à cette idée. J'aurais aimé être encore vivante pour vous dire comment et pourquoi je suis morte ce matin-là, mais je ne crois pas que l'on m'aurait crue, ni même écoutée, tant ma vie avec lui fut un enfer. Lui qui était censé m'apporter le bonheur, il m'a détruite à petit feu au cours de ces années à ses côtés. Bien sûr, j'ai commis des erreurs et je tiens à tout vous révéler ; c'est-à-dire, ce que j'ai fait de bien et de mal dans ce bas monde. Je voudrais que tu puisses livrer au monde entier quelle fut ma souffrance lorsqu'il me prit la chair de ma chair ; c'est-à-dire, mes enfants et petits-enfants, sans

que je n'aie rien vu venir. Vois-tu, je ne sais comment il a pu procéder, mais il a réussi à liguer toute la famille contre moi, et j'ai perdu mon bonheur, lorsque mes propres enfants ont refusé d'établir tout contact avec moi et m'ont littéralement privée du droit de chérir mes petits-enfants.

Maintenant que j'ai bien compris la demande de ma grand-mère, je vais guider ma plume en inscrivant en lettres noires, sur le présent ouvrage, ce qu'elle va me révéler. Cependant, je transposerai le récit dans le monde d'aujourd'hui, pour le rendre plus accessible aux lecteurs de ma génération. J'ai choisi de ne pas reproduire exactement son issue fatale, de ne pas la laisser mourir dans ce récit ; je vais donc modifier son destin, en la faisant fuir vers la « liberté » - si l'on peut appeler cela ainsi. Le but de ce procédé consiste à essayer d'élucider ce qu'a pu vivre ma grand-mère, afin d'en analyser les conséquences et d'établir des liens avec les données psychosociologiques de notre époque.

À partir de ce moment, je transcris directement la parole de ma grand-mère et je n'utiliserai plus le style indirect ; je n'aurai donc plus recours au dialogue, je la laisse parler et les mots vont courir sur le papier.

Entrez donc dans le recueil des confidences de grand-mère Joséphine !

Première partie

Le récit selon grand-mère Joséphine

Il était une fois... Joséphine rencontre son prince charmant Adolphe

Un beau dimanche de février, Joséphine et son amie Marie-Aude partent en direction du petit bal qui ouvre de 4 heures à 7 heures *post meridiem* - communément appelé, par les usagers, « la guinguette » - situé à Filforce.

C'est la troisième fois qu'elles viennent danser dans cet endroit perdu au milieu de la campagne. La mère de son amie vient rendre visite à une cousine habitant juste à côté de la salle des fêtes. Les deux amies, adolescentes, un peu curieuses, vont passer la dernière heure à observer ce qui se passe, se laisser bercer par la musique de leur génération, s'enhardir puis se glisser, peu à peu, sur la piste, pour le rock et, finalement, se laisseront également tenter par le slow au bras d'un galant cavalier.

Mon premier slow dans les bras d'un garçon fut très euphorisant mais, aussi, assez inquiétant ; je me posais beaucoup de questions du genre : « Que va-t-il dire ? Que va-t-il faire ? » Je restais attentive au

moindre geste et à la moindre parole pouvant être émise par le danseur occasionnel, qui m'avait si gentiment demandé de l'accompagner sur la piste.

Je me souviens que ce qui me paraissait, alors, le plus détestable, était l'odeur de l'alcool envoyée en pleine face par le galant ayant abusé de la bière, au comptoir, durant la phase consacrée aux danses virevoltantes que sont le rock, le jerk, la marche ; attendant patiemment l'arrivée des slows. Je n'appréciais pas ce genre de personnage mais je ne savais pas vraiment définir les raisons de cet a priori.

De même, je ne fumais pas et ne souhaitais pas danser avec un garçon qui osait garder une cigarette à la bouche, parce que je ne voulais pas recevoir la fumée et, également, parce que je redoutais qu'il ne brûle mes vêtements. Je sais, j'étais assez exigeante - je l'ai toujours été au cours de ma vie - mais je tenais cela de mon éducation, construite auprès de mes grands-parents maternels à qui j'octroie aujourd'hui le mérite de m'avoir donné cette force de caractère et ces repères pour affronter la vie.

Retournons dans la danse... Lors de ma troisième participation à ce petit bal du dimanche, un garçon très courtois et un peu timide vint me demander la permission de m'entraîner sur la piste, pour danser un slow sur un tube du moment.

Contrairement à d'autres cavaliers que j'avais dû plaquer sur la piste en raison de leur comportement grossier et disconvenant, il se montra correct et me fit

bonne impression. Il me proposa ensuite de bavarder un peu sur un banc au bout de la piste mais, la musique et le brouhaha ambiant ne favorisant pas nos échanges, nous décidâmes de sortir marcher pour pouvoir se parler. À un moment, il prit mon bras et nous marchâmes, main dans la main, sur le chemin qui longeait la salle des fêtes, par un glacial dimanche hivernal.

Nous avons bavardé plus d'une heure, en se serrant plus ou moins fort la main et cette sensation était, tout à la fois, délicieuse et troublante. Puis vint le moment de notre séparation ; le bisou sur la joue dévia sur la bouche mais resta furtif, comme s'il n'avait pas été calculé. Rien dans le discours de ce garçon ne me parut déplacé ; il avait tout pour me plaire et vint troubler mon sommeil et ma concentration générale au cours des journées qui suivirent.

Le dimanche suivant, il ne fut pas possible d'y retourner ; les parents de mon amie n'y allaient pas et nous avions tout juste dix-sept ans, donc pas l'autorisation de sortir seules.

Je passai ce long dimanche à rêver à mon prince charmant. J'imaginai qu'il m'attendait, qu'il me cherchait ; j'étais déjà triste de ne pas le voir, et pire à l'idée de ne jamais le revoir. Heureusement, le dimanche suivant, ma copine m'annonça la bonne nouvelle ; on allait rendre visite à ses cousins et j'étais folle de joie. Nous sommes retournées danser et, bien

sûr, mon beau prince se trouvait là mais, hélas, il dansait une série de slows une autre fille dans les bras et j'étais déçue ; j'avais tellement espéré qu'il m'attendrait... Au temps suivant, je suis allée danser seule quelques rocks sur la piste et, je dois bien l'avouer, mon intention était d'attirer son attention. Par bonheur, il vint me saluer et m'embrassa convenablement sur les joues, puis il repartit avec sa cavalière du jour. Ce n'était pas de sa faute, je n'étais pas venue la fois précédente et il avait rencontré une autre fille ; tant pis, il fallait que j'y renonce.

La fois suivante, je le revis mais, cette fois, il était seul et je décidai de ne pas aller vers lui - craignant qu'il ne me trouve impétueuse - et ce fut lui qui fit le premier pas et vint à ma rencontre, me demandant si je voulais lui accorder une nouvelle danse - un slow, bien entendu - ; j'acceptai sans trop chercher à en savoir davantage.

Durant la série de danses, il se rapprocha de moi et m'embrassa et je n'ai pas cherché à me détacher de lui ; au contraire, j'ai apprécié les doux baisers langoureux que me prodiguait ce mystérieux garçon.

J'étais troublée - me semble-t-il, amoureuse, même si c'était précoce de l'envisager -, je sentais qu'un sentiment nouveau envahissait tout mon corps et j'étais, à la fois, heureuse et inquiète, car je ne maîtrisais pas ce qui se passait dans mon cœur.

Nous avons à nouveau emprunté la sortie pour aller parler à l'extérieur car, à cette époque, nous